

LES VISAGES DE THÉRÈSE DANS *THÉRÈSE DESQUEYROUX* DE FRANÇOIS MAURIAC : DU TOURMENT AU BONHEUR

SERIFOU Adélaïde Bakissia

Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody/ Abidjan

serifouadelaide@gmail.com

(+225) 0707430002

Résumé

Dans son texte Ethique et infini E. Lévinas (Levinas :1982p89), affirme : « Je pense plutôt que l'accès au visage est d'emblée éthique. C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. (...) ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas » Dès lors, le visage se positionne comme l'ambassade de l'être intérieur ; "le miroir de l'âme". C'est lui qui manifeste, qui figure nos états d'âme, selon un processus de saisie direct de l'état par l'acte de perception. Dans Thérèse Desqueyroux, le personnage de Thérèse est en proie à un mal-être profond que l'on perçoit dans les différentes expressions qui s'affichent sur son visage. Ainsi, que ce soit Thérèse ou Bernard, ou encore Jean ou Anne, le visage met en évidence, fait parler les émotions, les pensées, le monde secret intérieur. En tant que tel, il sera envisagé comme procédé d'extériorisation de la personnalité intérieure, de l'état d'âme du personnage, qui (le procédé) prend le pas, dans une certaine mesure, sur le récit du narrateur. Ce travail intitulé « Les visages de Thérèse dans Thérèse Desqueyroux de François Mauriac : du tourment au bonheur » projette de mettre en évidence à travers l'analyse du cheminement textuel mais aussi du cheminement intérieur de Thérèse, comment le visage figure l'état intérieur du personnage et présentent les instances de sa psyché.

Mots clés : visage, être intérieur, psyché, archétype, ombre, individuation

Abstract

In his text Ethique et infini, E. Lévinas (Levinas, 1982, p89) states: "I rather think that access to the face is ethical from the outset. It is when you see a nose, eyes, forehead, chin, and can describe them, that you turn to others as to an object. (...) what is specifically the face is that which cannot be reduced to it." From then on, the face is positioned as the embassy of the inner being; "the mirror of the soul". It is he who manifests, who figures our states of mind, according to a process of direct grasping of the state by the act of perception. In Thérèse Desqueyroux, the character of Thérèse is plagued by a deep malaise that can be seen in the various expressions on her face. Thus, whether it is Thérèse or Bernard, or Jean or Anne, the face highlights, makes the thoughts, the secret world of the interior speak. As such, it will be seen as a process of externalizing the inner personality, the character's state of mind, which takes precedence, to a certain extent, over the narrator's narrative. This work, entitled " The faces of thérèse in thérèse desqueyroux by françois mauriac: from torment to happiness, ", aims to highlight, through the analysis of Thérèse's textual journey but also of her inner journey, how the face represents the inner state of the character and presents the instances of her psyche.

Keywords: face, inner being, psyche, archetype, shadow, individuation

Introduction

Jung dans sa psychologie analytique isole un archétype, celui de l'ombre qu'il présente ainsi :

- Il se caractérise généralement comme un autre moi
- Il est constitué de tous ce que le moi conscient a refusé de confronter et rejeté dans l'inconscient

Jetés ainsi hors de la hiérarchie de la conscience, ces éléments se constituent en complexes autonomes et agissent sur le moi conscient. Cet autre Thérèse : l'ombre, constitue la figure du tourment ; c'est elle qui va se présenter le jour des noces pour ne plus jamais partir jusqu'à sa rupture d'avec Bernard. Sa rencontre oblige Thérèse à entreprendre un cheminement pour mieux se comprendre et envisager sa vie selon ses véritables aspirations. Le retour à son être intérieur donne au récit l'occasion de figurer les différentes loges de la psyché de Thérèse et partant les visages qui les expriment. De cette façon, du tourment au bonheur, plusieurs visages de Thérèse se manifesteront qui seront mis en évidence et analysés par rapport au cheminement intérieur du personnage. Cela pour répondre à la préoccupation suivante : comment le visage figure-t-il les états intérieurs profonds de la psyché du personnage ?

Cette analyse se fera en trois parties dont : L'illusion de soi ou la vie du masque qui mettra en lumière les mécanismes d'adaptation de Thérèse, la découverte et la rencontre de l'ombre, enfin l'individuation ou comment Thérèse arrive à intégrer les différentes facettes d'elle-même pour parvenir à l'individuation, un processus de développement personnel selon la théorie jungienne. Elle utilisera la théorie jungienne de la psychologie analytique comme méthode d'investigation de la psyché du personnage, à laquelle sera associée la narratologie pour faire ressortir les détails de la narration qui mettent en évidence la figuration des états intérieurs de Thérèse.

1- Le visage de l'illusion de soi ou la vie du masque : Le visage d'avant le mariage

La phénoménologie est la science de la description de ce qui apparaît. Chez l'humain, le visage est l'espace de l'expression des phénomènes intérieurs de l'individu, c'est lui qui fait surgir, qui figure le discours

intérieur. De cette façon, il sera possible de lire la joie sur un visage, la peine et d'autres émotions exprimées spontanément, et ou volontairement, et ou involontairement. Toujours est-il que le visage est comme un tableau d'affichage, il a pour rôle d'afficher ce qui se passe à l'intérieur de la conscience, à l'intérieur de l'être. Or, lorsque Mauriac tente de trouver les sources de la figuration de son personnage Thérèse, il identifie deux personnes qui se superposent dans le personnage de Thérèse : « ... Quand je pense au visage de Thérèse Desqueyroux, tel que vous venez de me le décrire, je vois en réalité deux figures superposées, deux photographies : il y a celle dont je vous ai parlé, cette dame de Bordeau accusée d'avoir empoisonné son mari, jugée à Bordeau il y a quarante ans et dont le petit visage m'avait frappé(...) Et puis, il y a un autre visage : celui, très noble, d'une jeune femme que ma femme et moi avons beaucoup aimée ; c'était une ami très chère. (post face TD, p.154 » Dès lors, la configuration du visage chez Mauriac se présente selon une structure double et superposée. TD a deux visages dont l'un voile l'autre : celui d'avant le mariage, et celui d'après le mariage qu'elle garde jusqu'à la fin du mariage, du moins jusqu'à sa séparation avec Bernard.

Lors de son cheminement intérieur, Thérèse remonte loin dans sa conscience pour trouver le visage du bonheur, ce moment où tout en elle était expression de bien-être ; elle cherche à trouver le point de départ de tous ses soucis. Même si l'enfance semble être ce moment à travers cette remarque des maitresses : « Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtement » p.36, Thérèse identifie la période d'avant son mariage comme celle du bonheur comme l'indique cet extrait : « jamais Thérèse ne connut une telle paix » (p.48). La particularité du charme de Thérèse semble venir de l'adéquation entre ses pensées et son visage ; l'expression de son visage est égale à celle de son cœur. Et cette figure pleine de charme qui nous est décrite est représentative de l'harmonie intérieur de son porteur. Le visage qu'elle affiche durant ces instants où elle ressent ce bien-être est celui que tout le monde reconnaît comme le visage du charme ; un charme que l'on reconnaît comme irrésistible : « Son charme, que le monde disait naguère irrésistible... » (p.32)

Pourtant, un certain nombre de signes créés l'alerte chez le lecteur, et lui indiquent le caractère illusoire de ce visage. Parmi ces signes, la, panique

intérieure, l'angoisse de Thérèse vis-à-vis de la vie qui l'emmène à se réfugier dans le mariage que l'on perçoit dans son discours intérieur : « Mais Thérèse avait obéi peut-être à un sentiment plus obscur qu'elle s'efforce de mettre à jour : peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique ? (...) elle voulait être rassurer de contre elle ne savait quel péril. (...) « elle se casait » ; elle entrait dans un ordre, elle se sauvait » (p47). Tout cela, Thérèse le cache à son entourage et le garde secrètement à l'intérieur d'elle, pour afficher un visage du bonheur qui contraste avec son monde intérieur.

En effet, le visage que Thérèse affiche et qui est tant apprécié n'est en réalité qu'un masque, une illusion d'elle-même qu'elle a mis en place inconsciemment pour trouver la place de l'orpheline qu'elle est, dans un environnement caractérisé par la rigueur et le manque d'attention d'un père préoccupé aux affaires politiques. L'on comprend donc la réflexion de Mauriac lorsqu'il affirme : « Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change » (p.32) ; "donner le change", voilà ce que Thérèse fait depuis toujours, elle mime sans que cela ne rejaillisse sur son être intérieur la joie de vivre et le bonheur que l'on attend d'elle. Ce fait suscite une tension à l'intérieur d'elle, génère et alimente un être de frustration et de douleur. Jung identifie ce phénomène : « cette plaie » dont parle Mauriac, comme un archétype, un principe inconscient collectif qui se superpose à la structure de la personnalité individuelle et tend à la remplacer créant ainsi des tensions au sein de la psyché. Il dénomme cet archétype l'ombre.

2- Découverte et rencontre avec l'ombre

Selon Jung, le psychisme humain qui se caractérise par le conscient et l'inconscient, abrite dans sa sphère inconsciente des éléments qui relèvent de l'inconscient personnel donc de l'expérience individuel et d'autres de l'inconscient collectif, c'est-à-dire de l'expérience de groupe qui peut être la famille, la tribu, la race et l'espèce notamment l'espèce humaine. Parmi ces éléments de l'inconscient collectif, il identifie des archétypes qui sont des formes-programmes innées qui n'ont pas encore subi d'action. Parmi ces formes-programmes appartenant à la

sphère collective, il désigne la persona, le masque qui résulte de la prise à son compte personnel par un individu, d'un caractère appartenant à la collectivité : la spontanéité pédagogique de l'enseignant ou la tendance à faire respecter les règles chez un militaire ; aptitude liée à ces corps que l'individu acquiert par l'exercice de ces fonctions et qu'il récupère à la longue à son compte comme un aspect de sa personnalité. Ce masque une fois dans la psyché et acceptée en tant que caractère individuel constitue un épiphénomène qui ne se mélange jamais à la personnalité mais crée une tension au sein de la structure de la psyché. Thérèse l'on s'en rend compte joue le rôle de la fille idéale, la fille modèle, ce masque qu'elle porte depuis son enfance et qu'elle s'efforce d'être elle, finit par entraîner le refoulement de tout ce qui en elle ne correspond pas à cet idéal et par ricochet à la création de l'ombre. Or Jung parlant de l'ombre affirme : « Mais celui qui est un homme dans toute l'acceptation du terme se rend compte que son ennemi le plus redoutable, et même qu'une coalition de ses ennemis ne peuvent se comparer en malfaisance à celle de son adversaire le plus acharné, à savoir l'adversaire intérieur, « l'autre que l'on porte en son sein », son ombre » (Jung, 1953, p.73). Parmi les caractéristiques de l'ombre que Jung définit, retenons ces quatre qui semblent être représentatives du phénomène. L'ombre :

- Se dérobe aux efforts d'investigation consciente que fait le sujet
- Le malade ne peut pas négocier avec son ombre inconnu
- Ses impulsions inconscientes étant refoulées sont bannies de la hiérarchie de l'âme consciente et deviennent des complexes indépendants ; le malade ne peut donc ni les améliorer, ni s'en accommoder ni même y renoncer.
- Il n'a aucune maîtrise sur ses impulsions.

Or justement dans ce roman de Mauriac, Le narrateur relève plusieurs éléments susceptibles de mettre en évidence l'état intérieur instable de Thérèse.

En effet, Thérèse aime les pins et Bernard en possède, il se positionne en favori car il lui offre la sécurité matérielle « les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. « Elle avait toujours eu la propriété dans le sang » (p46-47), mais aussi émotionnelle qui lui manque, c'est à dire un foyer stable, une famille : « « elle se casait » ; elle entraînait dans un ordre. Elle se sauvait » ; mais de quoi ? Serait-on tenté de se demander. Car dès ces instants, le lecteur averti aurait compris que Thérèse n'a, en fait, jamais connu réellement la paix

dont elle ne parle ni même le bonheur qu'elle affiche et en quoi elle semble croire. Une peur d'un inconnu, d'un sans visage jusqu'à ce moment du récit crée le tourment en elle de façon sournoise, un autre elle qu'elle soupçonne, mais qu'elle n'a certainement pas encore rencontré : « ce qu'elle croyait être la paix et qui n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile en son sein » (p48). Mauriac lui-même informe de cela lorsqu'il énonce : « Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change » (p.32). L'on comprend donc que le mariage pour Thérèse semble être le moyen de s'affranchir de ce démon qu'elle pressent à l'intérieur d'elle et qui certainement la terrifie. Seulement Thérèse ne mesure pas la puissance de cette force destructrice qu'elle a inconsciemment fabriquée en elle et qui petit à petit revendique sa place dans sa vie. Ce visage second de Thérèse, hideux, laid et rattaché à un aspect obscur de sa personne, c'est cet archétype Jungien de l'ombre ; cet adversaire, cet autre nous redoutablement nocif et qui se tapit dans l'ombre en attendant le jour de sa révélation. Sa rencontre va être décisive dans la vie de Thérèse et crée une forme d'accélération dans ce récit de Mauriac.

La mise en scène des deux visages se réalise le jour de son mariage avec Bertrand : « Elle découvrir, l'espace de quelques secondes, une disproportion infinie entre ces forces obscures de son cœur et la gentille figure barbouillée de poudre » « Ce jour-là, laide et même affreuse : « Elle ne se ressemblait pas, c'était une autre personne... » (p.50). C'est le narrateur qui va lever totalement le voile en indiquant clairement qu'il s'agissait de la manifestation de l'ombre de Thérèse à travers ces propos : « Les gens virent seulement qu'elle était différente de son apparence habituelle ; ils incriminèrent la toilette blanche, la chaleur, ils ne reconnurent pas son vrai visage » (p.50). Mauriac pour bien se faire suivre de ses lecteurs, commence par présenter Thérèse selon un plan qui donne une approche totale ; puis l'image se rapproche davantage, et donne dans le texte, des précisions, une description détaillée. De cette façon nous partons de l'être entier de Thérèse à son visage qui sera détaillé en fonction des signes qu'il exprimera. Selon J.M. Kouakou qui cite A. Moles, la théorie de l'information : « montre que, quand la quantité d'information fournie par l'unité de surface perceptive n'est pas trop grande, l'image est perçue comme une totalité, comme hiérarchisée

en un instant quitte à un retour de l'œil sur les détails qui sont sous-jacents », mais « Si l'attention comme un projecteur fouille séparément chaque partie du spectacle imaginaire, les contours se précisent et se stabilisent, et une multitude de détails, chacun avec sa forme et sa couleur y surgissent tour à tour » (Kouakou, 2005, 102). Dans cette optique, lorsque le narrateur présente Thérèse le jour du mariage, il réalise une description assez générale, sans trop de précision. La description ne porte pas sur les détails, c'est une présentation du personnage dans sa totalité, à partir de ce qu'elle dégagait de façon générale. L'ombre prend le pas sur le masque pour s'exprimer et cela donne à lire le texte suivant : « le jour étouffant des noces, dans l'étroite Eglise de Saint-Clair où le caquetage des dames couvrait l'harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l'encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentie perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait. Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir se perdre seule. Au plus épais d'une famille, elle allait couvrir, pareille à un feu surnois qui rampe sous la brande, embrase un pin, puis l'autre, puis de proche en proche crée une forêt de torche. (p.49)

La rencontre avec l'ombre constitue un tournant de la vie de Thérèse qui constate qu'elle ne peut échapper à ce qu'elle avait passé sa vie à dissimuler. Désormais il lui est de plus en plus difficile de cacher son ombre qui prend le dessus.

Ainsi, au fur et à mesure que Thérèse ne sera plus en mesure de contenir son ombre, la narration se fera plus précise en portant sur le visage du personnage. Concrètement, son visage se transmute et perd toute bienveillance. Plusieurs occurrences d'expressions faciales du mal-être se succèdent sur le visage de Thérèse. Parmi ces expressions, le cynisme : « Elle sourit ; sa bouche seule souriait » (p.58). Mauriac met ici en évidence que tout naturel avait disparu chez Thérèse qui désormais portait consciemment le masque du sourire pour tromper la vigilance de Bernard et restée en harmonie avec son environnement extérieur contrairement à son état intérieur. Cela va être renforcé par une autre occurrence de son visage ; du visage du masque, c'est-à-dire la mélancolie : « La famille ! Thérèse laissa éteindre sa cigarette ; l'œil fixe, elle regardait cette cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux, où immobile, accroupie, le menton aux genoux, les bras entourant ses jambes, elle attendrait de mourir.

« Voyons, Thérèse, ne fait pas cette figure : si tu te voyais... » Elle sourit, se démasqua » (p60). Mauriac exprime ici clairement que son personnage est totalement sujet à son ombre que l'on voit se manifester et se dissimuler à travers les différents visages que Thérèse affiche et dont le visage de la colère est un autre aspect. En effet, Térésè est remplie de fureur et de jalousie vis-à-vis d'Anne, lorsqu'elle découvre le bonheur de celle-ci avec Jean : « Si Bernard était rentré à cette minute dans la chambre, il se fut aperçu que cette femme assise sur le lit n'était pas sa femme, mais un être inconnu de lui, une créature étrangère et sans nom. Elle jeta sa cigarette, déchira une seconde enveloppe (...) Thérèse leva les yeux et fut étonnée de sa figure dans la glace. Il lui fallut un effort pour desserrer les dents, avaler sa salive. Elle frotta de l'eau de Cologne sur ses tempes, son front. « Elle connaît cette joie... et moi, alors ? et moi ? pourquoi pas moi ? » (P. 55-56) ; cette jalousie finit par devenir un sentiment que l'on pourrait qualifier de haine, même si Thérèse affirme le contraire : « Au vrai elle ne souhaitait pas de mourir ; un travail plus urgent l'appelait ; non de vengeance ni de haine : mais cette petite idiote, là-bas, à Saint-Clair, qui croyait le bonheur possible, il fallait qu'elle sût comme Thérèse, que le bonheur n'existe pas. Si elle ne possède rien d'autre en commun, qu'elles aient au moins cela : l'ennui, l'absence de toute tache haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes, - un isolement sans consolation » (p.62°). Thérèse ne peut plus faire semblant et est totalement exaspérée par cette vie de tricherie, qui en fait ne lui convient pas. Tout ce qu'elle avait rejeté hors de la hiérarchie de sa conscience qui l'incitait à sortir de ce programme prend de l'ampleur en son sein et envahi totalement sa psyché.

En fin de compte, l'on peut dire que l'ombre de Thérèse qui la contrôle totalement à présent finit par lui faire commettre l'impensable, la tentative d'assassinat de Bernard devenu désormais pour elle totalement insupportable : « Simplement qu'il ne soit plus là ; qu'elle puisse ne pas se forcer à manger, à sourire (...) Ah l'écarter une fois pour toutes et à jamais ! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres ». Ces phrases de Thérèse expriment son dépit vis-à-vis de Bernard. Au-delà de le rejeter, elle ne veut plus le subir au point de le voir mort. C'est donc sans surprise que le lecteur avertit découvre sa tentative d'assassinat contre Bertrand. Tout ce qu'elle va enfouir en elle va finir par inonder sa conscience et lui faire commettre son forfait.

Finalement, elle engage un processus d'individuation pour confronter son ombre. En effet selon Jung une meilleure adaptation de l'homme passe par la confrontation de l'ombre : « si, au contraire, on apprend à l'homme à discerner leur ombre de leur nature, il y a lieu d'espérer que, chemin faisant, ils acquerront une meilleure compréhension d'autrui et qu'ils n'en aimeront que d'avantage leur prochain » (Jung : 1967, p.57)

Ce que Jung propose c'est d'entamer une sorte de négociation intérieure en allant à la rencontre de l'ombre, ce qui est possible si le sujet n'est pas totalement noyé par son ombre. C'est à cet exercice que Thérèse s'essaie pour se sortir de ce conflit intérieur.

Thérèse entame un processus d'individuation, elle se bat contre elle, contre la famille, contre Bernard, contre le système et tous ce qui l'étouffent.

Elle semble avoir atteint ses objectifs lorsqu'elle réussit à faire un en son sein et à s'affranchir pour devenir soi-même

3- Le processus d'individuation et le nouveau visage de Thérèse

Pour la théorie analytique de Jung, il est nécessaire d'intégrer toutes les instances du psychisme pour atteindre la plénitude de la psyché. L'ombre doit donc être intégrée puis harmonisée à la hiérarchie de la conscience pour l'atteinte de la totalité, l'union du soi : « J'emploie l'expression d'individuation pour désigner le processus par lequel un être devient un individu psychologique, c'est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité » (Jung, 1953 p. 457)

L'unité intérieure est le but que poursuit Thérèse et elle en est consciente depuis la rencontre avec Jean Azvedo, qui constitue l'étincelle, l'événement qui déclenche la prise de conscience ; car comme le dit Joëlle Macrez-Maurel qui reprend René Barbier : « L'autorisation noétique est un cheminement de connaissance de soi, un voyage intérieur (et/ou extérieur) durant lequel un processus interne et continu de transformation de Soi démarre lorsque l'individu s'ouvre (à la suite d'un flash existentiel, une prise de conscience de son ignorance et de sa souffrance, ou à un questionnement sur le sens de la vie) à un profond désir de changement et se confronte à l'inconnu, rencontre des archétypes ou symboles numineux qui le touchent, l'ébranlent et lui dévoilent le réel derrière la réalité, l'esprit derrière la psyché, le monde

ontologique derrière le monde des apparences, le monde de l'intelligence derrière le monde de la signification. » (Macrez-Maurel, 2004, 327)

Depuis cette rencontre, Thérèse prend conscience de l'ampleur du vide qu'elle ressent et à quel point elle se sent piégée par cette vie de famille censée la sauver de ce vide et ce mal-être, mais qui échoue à cette mission. Elle ne peut plus contenir les appels intérieurs, stimulés par la force de l'ombre qui l'obligent à tenir compte de ce qu'elle est réellement et de ses aspirations profondes. Elle n'arrive plus à faire semblant, à tricher, et décide de devenir elle-même, d'être authentique et en phase avec son soi : « Jean Azvédo me décrivait Paris, ses camaraderies, et j'imaginai un royaume dont la loi eut été « devenir soi-même » (p.84°). Si dans un premier temps, elle en rêve, le rêve finit par prendre forme dans un premier temps par la révolte et ensuite par la résistance ; une résistance rendue possible par son cheminement intérieur et qui finit par faire reculer Bernard. La révolte de Thérèse se manifeste dans le texte après son acquittement, lorsqu'elle décide de confronter Bernard avec pour seul objectif qu'il la libère de ce mariage devenu invivable pour elle : « Laissez-moi disparaître, Bernard. Thérèse n'a plus peur de lui ; elle se moque de lui ; il est grotesque. Peu importe ce qu'il dit avec cet accent ignoble et qui fait rire partout ailleurs qu'à Saint-Clair, elle partira. Pourquoi tout ce drame ? Cela n'aurait eu aucune importance que cet imbécile disparût du nombre des vivants. (...) Elle ne songeait plus à feindre l'indifférence ; elle prenait un ton de bravade et de moquerie ; elle criait... » (p.106-107). Thérèse, face à et pour Bernard est comme atteinte de névrose ; elle est hors de contrôle, parce qu'elle a franchi son seuil de tolérance avec Bernard : elle doit arrêter, aller de l'avant ou se laisser mourir. Le visage qu'elle affiche en ce moment est celui de la défiance. Mais Bernard choisit la seconde option qui est de la maintenir quoi qu'il se passe ; il lui refuse la séparation et la maintient isolée (des seuls véritables membres de sa famille : sa tante et sa fille) et séquestrée dans sa chambre, sous la surveillance du couple Balion, notamment Balionte, une sévère bourreau pour Thérèse. Cette période de séquestration va être des moments de résistance pour Thérèse, des moments de mise à l'épreuve qui vont prouver sa détermination à ne plus vivre la vie que Bernard tente de lui imposer par cette forme de violence. Elle s'enfonce profondément dans l'obscurité de son esprit et vit intensément ses souffrances intérieures : elle s'alimente à peine, se préserve à peine vis-à-vis des intempéries, car elle désire plonger dans les douleurs qu'elle ressent

et les vivre pleinement : « Thérèse songeait que si elle eût aimé souffrir, elle ne fût pas si profondément enfoncée sous les couvertures. Elle essaya de les repousser un peu, ne put demeurer que quelques secondes exposées au froid. Puis, elle y réussit plus longtemps, comme par jeu. Sans que ce fût selon une volonté délibérée, sa douleur devenait ainsi son occupation et – qui sait ? - sa raison d'être au monde » (p.128°). Pour sortir de l'ombre et voir clair en elle, Thérèse y plonge totalement, elle s'abandonne au rêve, perd de sa lucidité, s'alimente juste pour pouvoir fumer ses cigarettes ; bref elle s'immerge totalement dans l'obscurité de son ombre et se perçoit en tant que telle ; son visage est celui de la souffrance : obscure, amaigris, creux ; c'est le visage de la mort, comme si pour vivre, l'épreuve de l'ombre exigeait de mourir. Par ailleurs, elle prend conscience de ce qu'elle veut réellement de même que ses schémas intérieurs. Elle comprend par exemple, et l'accepte, la faiblesse de la fibre maternelle chez elle. Thérèse ne se cache plus d'elle-même et ainsi laisse émerger la véritable Thérèse ; l'unité des deux visages qu'elle a présenté jusque-là : « Je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant une Thérèse qui... (...) Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes, - la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la Lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse- là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante ; non, non ; il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre. – Quelle autre ? » Elle ne sut que répondre... » (pp.144-145). Même si elle échoue dans sa tentative d'expliquer les deux instances de son moi à Bernard, Thérèse elle est bien consciente de leur existence et décide désormais de vivre dans leur conscience afin d'être en harmonie avec elle-même mais surtout atteindre cette totalité de sa personnalité qui la relie à la vie pour elle, et est source de créativité, de vitalité et de bien-être.

Sa lutte finit par payer, Thérèse arrive à atteindre ses objectifs et gagne sa liberté « Thérèse avait un peu but et beaucoup fumé. Elle riait seule comme une bienheureuse. Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie ; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard » (p.148) ; une nouvelle vie s'offre à Thérèse qui a obtenu le pardon de Bernard et est confrontée désormais à ses rêves.

Conclusion

En fin de compte, Thérèse réussit sa démarche, car finalement, Bernard cède et lui accorde la liberté tant désirée. Même si ce nouveau visage n'est qu'à ses premières esquisses, l'on ne peut nier à Thérèse d'avoir combattu pour affirmer sa véritable identité et sortir de la spirale de cette douleur intérieure qui minait son psychisme depuis toujours. En somme, le tourment intérieur qui chez Thérèse a pris vie et corps donne à s'interroger sur la nature de la psyché humaine au sein de laquelle, tout est vivant, actif et transmutable ; mais aussi sur l'importance du processus d'individuation dans la quête de soi. Ce personnage de Mauriac permet de prendre conscience, de la présence de cet autre nous qui est en conflit avec les normes sociales mais qui pourtant nous détermine et qu'il est nécessaire d'intégrer à notre être pour le bien-être personnelle et une meilleure contribution au niveau du groupe (famille, société). Il met en évidence aussi, à travers les souffrances de Thérèse et les résistances de Bernard, le danger que représente cette démarche d'individuation. Le visage avec Mauriac est le miroir de l'être intérieur. Il reflète ses conflits, ses combats, ses victoires ; ainsi Thérèse dans cette rue parisienne affiche le visage du bonheur, coloré, rieur, heureux.

Références bibliographiques

- Assoun, Paul-Laurent** (2000), *La métapsychologie*, Paris, PUF
- Aubral, François, château Dominique**(Fev1999), *Figure, figural*, Paris, l'Harmattan
- Jung, Carl Gustav** (1991.), « *Ma vie* ». *Souvenirs, rêves et pensées*, Paris Gallimard.
- Jung, Carl Gustav** (1964), *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris Gallimard
- Kouakou, Jean-Marie** (2005), *L'objet littéraire*, Abidjan, EDUCI,
- Levinas, Emmanuel** (1982), *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, Paris fayard
- Macrez-maurel, Joelle**(2004), *S'autoriser à cheminer vers soi. Aurobindo, Jung, Krishnamurti*, Paris éditions Vega, 327 pages
- Nadal, Jean et Al** (1989), *Rêve de corps, Corps du langage*, Paris, l'Harmattan,

Serifou Adelaide Bakissia (Décembre 2022), La confrontation chez le personnage de Thérèse Desqueyroux, *Annales de la Flash*, Université de Moundou, vol.9(2),